

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

THÉÂTRE

*Les Inepties volantes* suivi de *Attitude clando*, 2010.

*Le Socle des vertiges*, 2011.

*M'appelle Mohamed Ali*, 2014.

*Le Kung-fu*, 2014.

*Et Dieu ne pesait pas lourd...* suivi de *Un rêve au-delà*, 2016.

*Nkenguégi : ronces et errances*, 2016.

*Fantôme*, 2019.

*Trust / Shakespeare / Alléluia*, 2020.

ÉCRITS

*Acteur de l'écriture*, 2013.

DIEUDONNÉ NIANGOUNA

# La Patience de l'araignée

*suivi de*

**De ce côté**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*À Lamine Diarra.*

Ouvrage publié avec le soutien  
du Centre national du livre

© 2021, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-635-9

## SOMMAIRE

La Patience de l'araignée .....	9
De ce côté .....	61

# La Patience de l'araignée

*Cette pièce a été présentée pour la première fois en maquette le 30 juillet 2020 au Quai, scène nationale d'Angers, dans une mise en scène et une interprétation de Lamine Diarra.*

## I

### *LES IMMIGRÉS DE LA LIBERTÉ*

Je suis l'oublié qui se désigne, le natif du pays de l'ignorance, le crachat de la faculté de la faillite, l'homme qui venait d'ailleurs et qui ne valait pas cent milliards, une poussière de radis, l'éjecté de la civilisation de consommation, l'endetté du pouvoir qui ne compte pas, qui paye le silence de l'incompris, qui justifie la débauche qui tombe de la table des seigneurs, qui règle la honte qui souille la maison du roi, l'homme qui débouche les égouts et finit par devenir une montagne d'immondices, l'effaceur de regards, le poseur de tourne-tête, l'indicateur de questions sans existence.

Qui porte la terre ? les hommes ? les signes et leurs devoirs ? Qui détient le pouvoir de nommer l'autre ? D'où viennent les mots ? les choses ? le nom des choses ? Qui détient le nom des choses ? Qui sacre ? Qui trace les frontières du désir ? Qui planifie la nuance ? Quel est le rêve du grain de sable emprisonné dans la tempête ?

Je me questionne pour apprendre à choisir. Je joue pour apprendre à penser. J'écris pour apprendre à parler. Je m'insiste pour effacer l'oubli. J'invente la station mouvante pour dribbler la tempête. Mon cœur doit avancer

sinon il crève. J'agite mes pieds d'un pôle à l'autre pour dessiner le monde... Le ventre est mon cerveau, un corridor invisible où les miracles se sont enfouis, où le diable s'est rassasié de mes peurs.

Laissez au mystère sa vanité, à la parole son boucan, au sens sa futilité indécise. Au cri la raison de son impuissance. Batre les mains et reprogrammer le courage. Rien ne se retient. Tout bouge, s'étiolé, se croise en moi, se bat, se blesse et s'infecte des discours qui nous encerclent, des vomissures des mendiants du pouvoir, de la déflagration des enfers sur nos têtes, de la séduction du pouvoir d'achat et sa drague des bourgeoisies invectives, du talisman des endiablés, de l'orgueil des Atrides, de la fascination des ogres pour leurs forces démesurées, de l'agitation des sapeurs-dandys drogués de complaisance, de la foudre des conceptions de couleurs et de l'animosité des tendances, du gargouillement des endettés qui n'ont pas digéré leurs assiettes coincées dans la gorge, du certificat de l'homme de souche, des puces de la hyène et de sa déjantée façon de s'asseoir, de la prétention des titres perdus dans la jungle des insolences, de la fatigue des rêves éventrés traînant sur la chaussée, de l'ellipse des attendus vendus d'avance, des recyclages des espérances bâclées, de l'abondance de la crise qui s'endette à la crise, du fair-play des mensonges au visage d'argent, du merci des dictatures, de l'incertitude ambiante, et du silence des mécanismes.

Je suis encore cet enfant qui se mire dans une flaque d'eau. Il voit le soleil se dessiner sur son visage ! Il le décroche avant qu'il ne disparaisse derrière des horizons incertains. Mais c'est son visage qui s'est effacé à la troublante de l'eau ! Un fou qui se tue à vouloir attraper son ombre, il se bat mais très vite fatigué il s'endort sur ses pattes,

pendant que l'ombre le pénètre et disparaît en lui. À son réveil il ne sera plus que l'ombre de lui-même. Un chercheur d'avenir perdu dans la jungle des civilisations. L'ogre l'a séduit, l'a recueilli, l'a engraisé puis l'a enchaîné à cet arbre où bien d'autres avant lui ont été pendus. Le petit Prométhée se bat avec ses dents pour défaire ses chaînes mais il n'a que des dents de lait. Et dans cette jungle j'entends encore le singe crier : « Portez-moi, plus haut ! Plus haut ! » Et plus le singe grimpe haut, plus le singe nous montre son cul ! Je me suis immigré dans cette folie des choses. Je ne puis blâmer mon voyage par les raisons de la colère. Je me suis immigré au fond amer des choses. Mais j'ai encore le luxe de me réinventer. J'étais parti pour renaître. Je ne l'oublie pas. Ceci n'est qu'une station de mon devenir. L'Homme marche sur la terre. Et qu'importe où il ira crever, rien n'emportera le fagot de ses rêves. Je suis là où je dois être maintenant. Force à moi de dribbler le sort.

Je viens d'une longue histoire de coups. Comme toutes les histoires sont faites de coups reçus. Je me souviens qu'un jour au pays, une équipe qui battait campagne pour les présidentielles est arrivée chez moi, avec un sac de riz, un bidon d'huile, un tee-shirt de leur parti, puis ils m'ont dit comme ça, ils m'ont dit : « Hé ! Petit, t'as faim ? Prends tout ça, et vote-nous. » J'ai tout de suite dit « non ». Ce qui commence par la corruption va se développer dans la corruption et finir dans la corruption. J'ai dit « non ». J'étais content de les voir repartir avec leurs sacs de riz sur la tête, leurs bidons d'huile sous les aisselles et la gueule de leur futur président sur les tee-shirts. Ah ! C'est le plus beau souvenir des élections que j'ai. Suis resté là, affamé mais digne et fier de me dire : « Il faut réussir à refuser la corruption quand on a faim pour arriver à faire des bons

présidents dans un pays qui a faim. » Et au lendemain des élections quand le corrupteur n'est pas passé au pouvoir les gens de son parti ont crié : « C'est de la triche, les résultats ne sont pas justes. Y a un truquage. Les dés ont été pipés. » Je leur ai demandé : « Comment ça s'est fait, ce truquage ? » Et ils étaient toujours là en train de me rebattre les oreilles avec ce fameux : « C'est la France ! » Ah bon ? « Ben, oui, c'est la France, non ? Tu as vu, toi, un président en Afrique francophone qui est passé comme ça sans l'implication de la France ? Faut pas blaguer, c'est la France. Elle continue à nous considérer comme ses enfants, à vouloir toujours décider à notre place. Alors qu'on a grandi. C'est la mère patrie. » Et là-dessus mon petit neveu du haut de ses sept ans s'est retourné vers moi : « Tonton, et c'est qui la mère patrie de la France, enfin pour savoir qui décide à la place de la France en ce genre de situation ? » Je lui ai dit : « Mais c'est elle-même sa mère. Sa propre responsabilité face à l'histoire. » Puis je lui ai dit encore : « Tu sais, neveu, avant, dans le village de ta grand-mère on levait la main devant tout le monde, à la place du marché, pour choisir un chef. Puis un jour la machette est arrivée avec les corrupteurs. Alors on a commencé à nous couper les mains. "Pas de bras, pas de vote." C'est dur de s'imaginer avec un bulletin de vote entre les dents. Mais la machette c'était encore l'enjeu de la corruption. Quand on a des gouvernements corrompus ça donne une forme de dictature qui s'applique à couper les mains du peuple. Corruption plus dictature égale pas de bras. Et plus tard plus de cerveau. Plus d'opinion. Plus de liberté d'expression. À la fin, y a plus personne. C'est la mort du genre humain. Voilà pourquoi devant l'horrible il faut crier : « ÇA SUFFIT ! », neveu, même quand on a faim. Et surtout quand on a faim. »

J'ai eu faim. Faim de tout. Et j'ai mille et une fois boxé la situation. Ce n'était jamais assez. Suis parti mais ce n'est toujours pas assez. Une guerre ne nous suit pas, elle nous précède là où on va. Et quand tu poses le pied quelque part, tu te dis : « Je marche sur cette terre, ici où les gens se sont battus depuis des millions d'années pour obtenir cet amas de poussières vomies par la mer. Je suis à cette place où certains ont été obligés de voter avec leurs dents pour ne pas laisser mourir le peu qui leur restait. Là où les marins ont quitté la terre pour prendre la mer afin d'aller chercher une autre terre et reprendre la mer ensuite pour revenir sur leur terre. Là où certains ont monté des équipes pour se battre avec d'autres équipes afin de savoir qui allait prendre la direction de cette terre pendant un laps de temps et annoncer que notre équipe a écrasé les... Ah oui ! "Écrasé" ! Elle a vaincu les... Ah oui ! "Vaincu" ! Elle a battu les... Ah oui ! "Battu" ! Elle a dominé les... Ah oui ! "Dominé" ! À cette place ! » Écrasé, vaincu, battu, dominé, termes assez violents qui éclaircissent les discours des politiciens. Ce ne sont plus que les équipes qui parlent, se vengent, se mettent en évidence je ne sais pour vendre quelle pâte dentifrice. Et l'indécence, mon Dieu ! Le voyoutisme ! Le chef d'émeute a hurlé, mais il a hurlé au-dessus de son écurie, il a aboyé, il a tiré à boulet rouge, et les hourras des spectateurs qui lui montent à la tête... Je dis : « C'est fini, sortez donc les machettes, tant qu'on y est. » Un pote me dit : « Tiens, j'adore ce politicien, il sait parler. » Je lui dis comme ça, je lui dis : « Tu veux dire qu'il t'a gueulé dessus ? Qu'il a été tellement insolent que t'es content ? » Puis ils vont boire dans un coin pour fêter ça. La horde sauvage. Demain ils auront la terre. Ah ! Les équipes ! Je me souviens quand les élections sont arrivées avec la démocratie au Congo, pendant les campagnes, les partis se battaient violemment dans la rue et les gens

étaient contents d'appartenir à un régiment qui savait se défendre. Tu m'étonnes que ça donne des milices privées. Tu m'étonnes que ça boutique des guerres civiles. Tu m'étonnes que les perdants disent que les élections ont été truquées. Je dis très souvent à mes potes français : « Quand vous votez, n'oubliez pas que c'est le président de l'Afrique francophone que vous élisez. » Et les potes me disent : « Mais non, voyons, vous êtes souverains. » Je dis : « Oui, bien sûr, souverains, par la France. » Raison pour laquelle je vous parle en français, toujours, même quand je parle dans ma langue maternelle, le bemba, c'est toujours en français. J'écris en français même quand je parle en cette langue du Congo, le lari. Et tout ce qui s'ensuit est en français. Alors j'ai couru très vite et sauté par-dessus la Méditerranée pour tomber en France.

Et depuis je vis là. Avec cette joie intime de reconnaître que des gens se sont battus ici pour garantir la beauté de la vie. Ils se battent encore et se battront toujours pour ça. Quelle beauté vous êtes. Je suis fier de vous avoir comme fraternité. Quand je pense à ça je me dis : « Je n'ai pas enjambé la Méditerranée pour rien. » Permettez que je vous mérite. Par vous, avec vous et en vous, je ne suis plus l'oublié qui se désigne, le natif du pays de l'ignorance, le crachat de la faculté de la faillite, je ne suis plus l'homme qui venait d'ailleurs et qui ne valait pas cent milliards. Je ne suis plus une poussière de radis, l'éjecté de la civilisation de consommation, l'endetté du pouvoir qui ne compte pas. Je ne suis plus celui qui paye le silence de l'incompris, qui justifie la débauche qui tombe de la table des seigneurs, qui règle la honte qui souille la maison du roi. Je ne serai plus l'homme qui débouche les égouts et qui finit par devenir une montagne d'immondices. Jamais je ne serai la zone de jonction des regards inquisiteurs, le socle de

tourne-tête, l'indicateur de questions sans importance, par action ou par omission. Mon rêve ne s'est point trompé de rêve. Je suis bien en fête ici. J'aime ici. Le « VOUS ICI ». Ce n'est pas ma grand-mère, qui a vécu la colonisation, qui serait fâchée de ma déclaration d'amour, ni mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère qui a vécu la traite négrière... Car toutes les valeurs humaines, par vous, avec vous et en vous, se sont rejointes. C'est la fête à mes grand-mères. Et j'en suis fort aise. C'est toute la beauté de la chose.

Mais que se passe-t-il donc aujourd'hui, à cette place ? Je regarde et je me dis : « Qu'est-ce qui nous arrive, enfin ? Qu'est-ce qu'on se prend le chou à vouloir perdre sa superbe ? Pourquoi doit-on gager la chair de l'autre dans ce combat où les masques sont invisibles et les visages trompeurs puisque les adresses des coups sont inversées et des noms de choses on fabrique la susceptibilité ? » Et misère, c'est encore moi le caillou dans l'affaire. Où est passée la fraternité de mes amours ? Et moi et moi et moi qui dansais dans cette fraternité... Est-ce ma naïveté qui était trop au galop ? Dois-je blâmer mon amour ? Est-ce le monde qui est en train de nous glisser entre les doigts ou quoi ? La vie va trop vite, c'est ça ? Ah ! Mes espérances de vagabond se sont enfourchées dans la boue ! Mais j'ai encore cent milliards de centrales nucléaires d'amour. Cent milliards de forêts d'amour. Cent milliards de déserts d'amour. Cent milliards de Groenland d'amour. Cent milliards de comédies d'amour au-delà des races !

Au-delà des conjonctures !

Au-delà des religions !

Au-delà des philosophies !

Au-delà du théâtre des opérations !

Au-delà des différences bêtement ponctuées et sans esprit !

Au-delà des sentiments crus servis froidement !  
Au-delà des tendances politiques avec leurs équipes en  
quête de domination de la terre !  
Au-delà de chacun pour soi !  
Pour dire : « CECI N'EST PAS UNE HAINE ! »

Mais peut-être est-ce moi qui m'embrouille... ? Essayant  
de corrompre mon propre esprit... ? Prenant le feu pour de  
la lumière tendre et inoffensive ? Est-ce moi qui suis trop  
naïf et les gens trop mystiques ? Je regarde... Faisant sem-  
blant de dire : « Je comprends »... ? Pour mettre de l'eau  
dans du vin... ? Caresser des dragons en feu ? J'exagère  
peut-être ou pas assez. Je m'initie pour rien au chant de la  
tragédie... Peut-être que rien ne se passe... Dans le silence,  
la peur et le rien qui grossissent comme un doute... Comme  
revient sans cesse la peur à celui qui s'est déjà brûlé les  
doigts... Un long cauchemar incessant...

Faut-il se limiter à boire des coups et se laisser aller ? Je  
ne sais pas ce que je dois faire. Avec ma grande gueule...  
Dois-je donc me taire ? Et laisser aux fameux connaisseurs  
le soin de parler à ma place ? Me voici entre les interstices  
d'une phrase que je n'ai pas écrite. Mais suis-je innocent  
pour autant ? L'ai-je finalement écrite, cette phrase, pen-  
dant que je dormais ? J'ai été chassé du Congo où j'étais  
professeur de français et homme de théâtre pour avoir dit  
non à la dictature. Je suis rentré chez moi à Tombouctou  
et là encore j'ai fui la dictature des djihadistes quand ils  
ont assiégé ma ville sainte. Dois-je maintenant me com-  
plaire à ce qui me paraît une forme de dictature ici ? Quel  
endroit au monde me serait-il donc possible ? Celui où je  
dois fermer ma gueule et accepter la montée des violences ?  
Ne suis-je humain que pour applaudir les destructeurs de  
la vie ? Combien je suis humain, en fait ?

J'habite un excellent pays de langage. Et j'ai l'intention d'y  
rester. Pourquoi ? Parce que c'est beau. Et quelque chose qui  
est beau c'est quelque chose qu'on ne doit pas laisser mourir.  
Et si je continue à parler avec mes accents, la froideur  
du manioc sur ma langue et la percussion du tam-tam dans  
ma bouche, c'est parce que je comprends l'importance de  
faire la sauce en étant ici. Le goût du bouillon. Ici. À cette  
place où on doit desserrer les étaux du projecteur. Cela est  
et restera la plus grande force d'ICI, quoi qu'on dise. La  
plus grande chance qu'on ne pourra plus jamais recréer  
sur la terre si jamais on la perd. Et j'ai vu, à chaque fois,  
à chaque bon Dieu de fois, que la beauté de ce bouillon de  
culture avait le vent en poupe, des équipes se lever auto-  
matiquement pour inventer la peur et la méfiance. Et j'ai  
vu, à chaque fois, à chaque satanée de fois, je vous jure, le  
monde reculer de quelques pas. J'ai vu ICI à cette grande  
place un homme debout, marcher tête haute et continuer  
à grandir jusqu'à la cime des arbres. ICI j'ai vu le vieil-  
lard sourire à la fin de la violence annoncée ailleurs et le  
jeune apatride jeter sa guerre à la mer. J'ai vu, ICI, pas cru  
voir mais vu, des gens renaître chaque jour sans mourir à  
ce qu'ils ont de beau.

Mais aujourd'hui le temps hésite, les gens s'évitent, je  
tremble... Devrais-je ? Mais le temps est à... Oui, le temps  
est à... Je ne sais plus... Et tout est à... Ce n'est pas facile.  
Mais tout est à... Et ce n'est pas facile. Néanmoins tout  
est à... Et ce n'est pas facile. Quand même tout est à... Et  
donc c'est toujours possible. Dans la difficulté, bien sûr.  
L'homme voyage. Et j'ai voyagé dans la difficulté. J'adore  
quand on voyage. Je suis un petit être de la nature qui  
voyage. C'est beau de voyager. Même entre quatre vers  
hermétiques dans une bibliothèque du quartier, devant la  
petite lucarne, dans une soirée, une virée avec des potes,